



- Je ne pensais pas que tu reviendrais si vite à la campagne, alors que la saison bat son plein à Londres. Je croyais surtout que tu y serais resté pour t'occuper de cette ravissante brune avec qui je t'ai vu mardi soir. Lady Hampton ? Te serais-tu déjà lassé d'elle ? demanda Lord Denloward avec un sourire ironique.

Le Duc de Ferrarson lui jeta un regard complice, puis se leva et alla se poster à l'immense fenêtre de son bureau qui dominait le parc et les pelouses du château.

- Belle certes, mais terriblement fidèle, ce qui n'a pas particulièrement mis du piment dans ma soirée, répliqua-t-il en se retournant à nouveau vers son ami.

Le duc de Ferrarson était habitué à être pressé par une horde de jolies femmes, prêtes à lui céder sans concession toutes

leur faveurs. Il ne cessait de multiplier les aventures galantes et passait sans relâche d'une maîtresse à une autre, préférant invariablement les femmes expérimentées et averties aux jeunes débutantes ignorantes. Le duc aimait à s'entourer des plus belles conquêtes et il était facile pour lui d'y parvenir, en dépit de ses goûts relativement difficiles en matière de femmes, car il était extrêmement séduisant en plus d'être à la tête d'un titre, d'une colossale fortune et de nombreux domaines, dont celui du château familial de Ferrarson. Excessivement prisé dans les salons londoniens, sa réputation n'était plus à faire et il était vite devenu la cible de toutes les attentions car, à vingt-huit ans, il demeurait toujours célibataire, ce qui faisait de lui l'un des plus beaux partis de Londres. Le jeune homme en avait pleinement conscience et ne se gênait pas pour en profiter largement.

- Pourquoi ce ton blasé, Philip ? fit Lord Denloward en scrutant le visage soudain fermé de son ami.

- Je crois que la vie à Londres commence à m'ennuyer profondément. Cela ne m'a jamais autant amusé que lorsque j'avais quelques années de moins.

- Serais-tu fatigué de tes liaisons avec toutes ces femmes mariées et sans beaucoup de principes ?

- Elles sont peut-être sans principes mais tu me concèderas, John, qu'elles savent nous faire passer de bons moments sans que nous ayons jamais à craindre que tout ceci ne finisse en mariage, continua-t-il en allant s'asseoir dans un profond fauteuil de cuir vert.

- Certaines passeraient presque pour des courtisanes, avoue-le ! A t'entendre d'ailleurs...

- Il s'agit souvent, purement et simplement, d'une attirance physique, c'est vrai, sans qu'il y ait rien d'autre, voilà peut-être ce qui me lasse le plus, admit-il.

- Penserai-tu enfin à te ranger ? s'exclama John Denloward, surpris.

- Il se pourrait bien que je songe effectivement à t'imiter, répondit-il, pensif. Rien ne ferait plus plaisir à ma mère, qui me presse de devenir raisonnable.

- Philip, qu'attends-tu alors pour te marier ? Je sais que tu es difficile, mais les salons de Londres regorgent littéralement de jeunes filles qui n'attendent qu'une parole de toi pour devenir la future Duchesse de Ferrarson.



- Je sais, disons simplement que je ne suis pas pressé et que j'ai encore le temps d'y réfléchir. Pour le moment, je préfère profiter encore un peu de ma liberté...

- Et quels sont tes projets ?

- Je ne sais pas trop encore... j'avais peut-être dans l'idée de faire un voyage avec mon nouveau yacht, qu'en penses-tu ?

Lord Denloward et le duc étaient amis depuis l'université de Eton, où ils avaient fait leurs études et, depuis, ils étaient restés étroitement liés, passant ensemble de nombreuses saisons à Londres. Lord Denloward y avait, contre toute attente, trouvé une charmante compagne de vingt deux ans qu'il avait aussitôt épousée, criant à tous vents qu'il en était tombé éperdument amoureux, ce qui avait fait sourire à demi Philip, septique et dubitatif face à la conversion soudaine et inattendue de son ami. Il est vrai que lui et sa femme formaient un couple parfait, uni et heureux, que le duc s'était mis malgré lui à envier, réalisant que sa vie trépidante dans la capitale ne parvenait pas à lui apporter un bonheur semblable, et il devait avouer à contrecœur que son ami n'avait jamais été mieux que depuis son mariage.

- Je suis invité chez le marquis de Landborn demain soir, y seras-tu ?

- Cela dépendra de la santé de Sarah, elle est sujette à des malaises depuis qu'elle attend un enfant, je n'aime pas beaucoup la laisser seule lorsqu'elle est souffrante, et tu comprendras aisément, mon cher Philip, que je ne peux décemment amener mon épouse aux soirées du marquis, nous sommes bien placés pour savoir qu'elle peuvent parfois être un peu *excentriques*.

- Je le comprends fort bien. Peut-être t'y verrais-je quand même, sinon je passerai vous voir à votre hôtel particulier de Park Lane.

Lord Denloward se leva, serra affectueusement la main du duc, puis disparut dans le large couloir éclairé. Le jour commençait à peine à s'estomper sur des nuancés d'orange, tandis que le ciel devenait plus sombre, pour annoncer la nuit. Philip sortit à son tour du bureau et allait se diriger vers ses appartements lorsqu'un valet accourut vers lui, le visage rouge et humide tant il était essoufflé.

- Milord, s'époumona le domestique, peinant à retrouver sa respiration, Milord, il vient d'y avoir un accident sur la route où est tombé le chêne ce matin. Un cavalier aurait percuté le tronc dans la pénombre avec son cheval, l'homme et la bête sont à terre, finit-il en passant un mouchoir sur son front ruisselant et écarlate.

- N'avais-je pas donné des ordres pour que le chêne soit enlevé du chemin? Rétorqua-t-il, d'un ton cassant et furieux, mais tout en conservant une parfaite maîtrise de lui-même. Sellez mon cheval et faites appeler Harry tout de suite, commanda-t-il, impérieux.

La silhouette du valet s'évanouit aussitôt vers l'entrée et, quelques minutes plus tard, le duc descendait l'allée principale du château au galop, chevauchant avec aisance et domination un pur-sang noir, vif et vigoureux. Philip était un cavalier hors pair et son écurie de course était d'ailleurs renommée dans tout le royaume, ce dont il était particulièrement fier. Il était un cavalier redoutable et un athlète éprouvé et excellent dans ce sport qu'il pratiquait avec assiduité. Il avait donné tant de leçons magistrales et cuisantes à ses amis lors de steeple-chases qu'il s'était bâti une incomparable réputation, qui inspirait à tous un respect sans bornes.

En quelques instants, le duc de Ferrarson se trouva sur les lieux du drame, distinguant dans la pénombre du début de soirée un cheval couché sur le flanc et une forme humaine allongée sur le bord de la route en terre. Un employé du domaine était déjà arrivé et, armé d'une lampe, il tentait de réveiller la victime qui devait avoir perdu connaissance. Le duc descendit prestement à terre et se dirigea avec assurance vers le blessé. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir qu'il s'agissait en fait d'une blessée !

Une toute jeune fille était étendue au sol, sans connaissance, la tempe ensanglantée et l'épaule



écorchée, découverte par le tissu déchiré. Ce qui frappa le duc fut qu'elle ressemblait encore terriblement à une enfant, tant elle semblait frêle, fragile et délicate. Une adorable cascade de cheveux châtain coulait sur ses épaules déliées et blanches, bordant un visage chaste, finement dessiné. Elle avait une jolie bouche rose et un adorable petit nez aquilin qui relevait habilement ses pommettes saillantes et ses paupières nacrées, bordées d'une rivière dorée de cils. Ses traits tendres étaient innocents et sensuels à la fois, révélant chez cette figure juvénile un charme ravissant et troublant. Le duc nota d'un regard averti que la jeune fille ne portait pas d'amazone mais une robe de prix, coupée dans de la mousseline claire, presque blanche, nouée juste en dessous du décolleté par un nœud de soie rose chair, esquissant à ravir les formes de sa poitrine menue qui gonflait le corsage. Il était évident qu'elle était bien née, mais bien qu'il eût une parfaite connaissance de la vie mondaine de Londres, jamais il ne l'y avait vue auparavant. Il jeta un dernier regard inquiet à son corps vulnérable et frêle, puis donna avec efficacité plusieurs ordres au domestique.

- Nous ne pouvons la laisser là, je dois prendre le risque de la déplacer. Je vais la ramener au château et vous, vous n'aurez qu'à vous occuper de son cheval et voir avec mes palefreniers comment procéder.

Le duc remonta à cheval et le domestique lui donna le petit corps inerte et sans vie de la demoiselle, qu'il souleva entre ses bras puissants. Il l'installa devant lui, la ceinturant solidement contre lui, puis partit avec fougue vers le château. Il sentait sur son torse la peau chaude et parfumée de la jeune fille, dont il considérait avec prévenance et vigilance le teint livide. Elle était secouée, bien qu'il prît le plus de précaution qu'il pût, par la course de l'étalon, et il prit conscience à quel point elle était chétive et désarmée, alors il resserra un peu plus son étreinte pour mieux la protéger des secousses. Dès qu'ils eurent atteint le château, le duc prit lui-même la petite blessée dans ses bras et la monta à l'étage des invités où on avait préparé une chambre à son intention. La femme de chambre lui ouvrit la porte d'une des vastes chambres d'invité donnant sur le parc et le duc pénétra d'un pas sûr dans celle-ci. Il déposa avec une infinie douceur la jeune fille sur le lit, puis demanda à un valet prénommé Harry d'approcher. Le duc n'avait d'autre choix que celui de s'en remettre à ce petit homme d'expérience qui soignait la majorité des gens travaillant sur le domaine, car il savait que le médecin le plus proche était décédé voilà à peine un jour et que personne encore ne l'avait remplacé. Le duc faisait confiance à cet Harry qui l'avait, à plusieurs reprises, soigné mais il préféra rester près de la jeune victime sur qui il avait posé son regard attentif.

- Elle a eu un accident de cheval et elle a été désarçonnée, Harry, fit-il d'une voix pénétrante.

Harry écarta les cheveux soyeux de la jeune fille et jeta un regard à sa tempe blessée, puis à l'écorchure sur son épaule.

- De ce côté-là, rien de grave, murmura-t-il, concentré et imperturbable. Il faudrait que je regarde si elle ne s'est pas cassé ou fêlé une côte en tombant, fit-il en commençant de la retourner pour défaire sa robe.

Le duc l'arrêta d'un geste ferme.

- Il vaut éviter de trop la bouger car, si c'est le cas, cela va la faire souffrir. Il me faudrait un ciseau.

Le duc demanda à la femme de chambre d'accéder à sa requête d'un regard impérieux.

Une fois qu'elle les lui eût apportés, Philip commença d'une main assurée à découper le corsage de la jeune fille dont les yeux étaient toujours clos. Elle sembla s'agiter soudain, et elle ouvrit doucement, au prix d'un douloureux effort, ses grands yeux verts à l'éclat pur. Elle jeta un regard égaré et bouleversant au duc, tremblant de tout son petit corps meurtri, soulevé par des frissons. Il posa aussitôt une main apaisante sur son visage apeuré et pâle.



- Ne craignez rien, vous êtes en sécurité ici. Je suis le duc de Ferrarson, vous avez eu un accident sur la route et je vous ai trouvée inconsciente, lui dit-il le plus doucement qu'il le put.

Paralysée et visiblement très secouée, elle tenta d'esquisser un petit sourire timide et murmura un inaudible merci. Le duc lui lança un regard attendri.

- Où est-ce que vous avez mal ?

- Un peu partout, en fait... chuchota-t-elle, impressionnée et mal à l'aise.

- La chute a été brutale et il est probable que vous soyez couverte d'hématomes, répondit-il d'une voix rassurante. On va regarder si vous n'avez rien de cassé.

Soudain, une petite femme rondelette pénétra, affolée, dans la pièce et, après s'être inclinée devant le duc, elle déversa un flux de paroles confuses qui témoignait de l'émotion qui se lisait déjà sur son visage :

- Milord, ma fille, Milord... elle est entrain d'avoir l'enfant, on a besoin d'Harry, fit-elle implorante.

Philip acquiesça et permit à Harry, d'un mouvement des lèvres, de quitter la chambre.

- Vous pouvez nous laisser, je vais finir de m'occuper d'elle.

Une fois que la chambre fut vide, il acheva de découper le haut de la robe de la jeune fille et écarta doucement les pans de celle-ci sur sa peau nue. Il sentit son corps mince et svelte se crispier sous ses doigts et réalisa qu'elle ne portait aucun caraco ni aucune chemise. Il arrivait que ses maîtresses n'aient aucun dessous, mais pour une jeune fille de son âge, c'était plus frappant. Elle couvrit, avec une pudeur enfantine, ses seins avec ses bras nus, tandis que son visage entier s'était empourpré et qu'elle avait baissé les yeux. Le duc fit mine de ne pas s'en apercevoir, craignant de l'embarrasser d'avantage, et se mit à palper ses côtes avec délicatesse et soin. Il n'était pas habitué à ce qu'une femme fasse preuve d'autant de pudeur en sa présence, car d'ordinaire elles se montraient d'une impudence sans limite et exhibaient leur indécence avec une ardeur libertine et féline. Bien qu'il perçut, en la touchant, les palpitations affolées et emballées de son cœur, la jeune fille se laissa faire sans résister et le Duc songea, en croisant son regard ingénu et virginal, qu'elle osa relever vers lui à peine une seconde, qu'il devait être le premier homme à poser ses mains sur elle, sur sa peau frémissante et veloutée. Peu à peu, la jeune fille arrêta de se raidir et se décontracta, enveloppée et apaisée par la douceur chaude et solide des mains de Philip.

- Je crois que vous n'avez rien, mais je vais faire venir un médecin demain matin par mesure de précaution.

Elle le regarda avec une vulnérabilité saisissante et le duc s'avisa qu'il n'avait jamais lu quelque chose de semblable chez les femmes qu'il côtoyait à Londres. La jeune fille semblait peu à peu reprendre ses esprits et elle tira, d'un geste timide et tremblant, les pans découpés de sa robe sur sa poitrine juvénile pour se couvrir davantage, en songeant avec effroi combien elle était dévêtue.

- Merci de votre sollicitude... savez-vous comment va mon cheval ? s'empressa-t-elle de lui demander.

- Je ne sais pas, mais je vais aller me renseigner.

- Vous devez me prendre pour une bien piètre cavalière... ce que je ne suis pas, ajouta t-elle avec un petit sourire mutin. Mais c'était bien imprudent de ma part d'aller si vite alors qu'il faisait déjà sombre.

- Vous n'auriez jamais dû rencontrer ce tronc couché sur la route, mais les ordres que j'avais donnés pour l'en retirer n'ont apparemment pas été suivis, répondit-il doucement.

Voyant qu'elle s'était tue, il reprit :

- Je me demande cependant ce qu'une toute jeune fille de votre âge faisait seule sur une petite route déserte à la tombée de la nuit, ajouta t-il d'une voix droite.



- Je ne suis pas si jeune ! opposa-t-elle aussitôt, vexée et offusquée.

Il considéra son charmant visage froissé avec un sourire, comprenant qu'il venait de toucher une question sensible.

- Je vous donne à peine seize ans, répliqua t-il d'un ton amusé.

Une lueur de colère brilla dans ses grands yeux clairs et soulevée, elle se releva brusquement.

- Je vais pourtant en avoir dix-huit, monsieur, rétorqua t-elle, piquée et furieuse.

- Je suis tout de même étonné que vos parents vous autorisent à parcourir la campagne sans chaperon et, qui plus est, alors qu'il va faire nuit, insista t-il d'un ton pénétrant.

Embarrassée, elle détourna la tête et se laissa retomber lentement sur l'oreiller gonflé.

- Me jetteriez- vous dehors si je ne vous répondais pas ? osa-t-elle d'un timbre hésitant.

- Absolument pas, n'avez crainte.

Elle ne put s'empêcher d'envelopper le duc d'un regard admiratif, car elle venait de prendre conscience qu'elle était en présence d'un homme jeune et séduisant, qui ne soupçonnait pas tout l'effet qu'il avait sur elle. Son assurance, sa confiance et son aisance naturelle la troublaient étrangement et il l'impressionnait horriblement, accentuant son ordinaire timidité et sa réserve. Le duc était grand, terriblement athlétique et il respirait une force et une puissance rassurantes, dans la lumière pâle des chandeliers. Il portait un pantalon beige et un frac noir saillant, dont la couleur ténébreuse ressortait superbement sur son col blanc et impeccable, paré d'une cravate nouée avec goût. On ne pouvait trouver plus élégant et elle comprenait maintenant d'où lui venait son succès auprès des femmes de Londres, d'autant plus qu'elle saisissait qu'il était affreusement difficile de résister à ses yeux bleus pénétrants et à son charme entêtant et délicieux. La jeune fille, même si elle n'en laissa rien paraître, savait parfaitement qui était le duc et quelle était sa réputation, qu'elle ne jugea en rien exagérée, comme elle l'avait supposé.

- On va venir laver vos blessures et s'occuper de vous. Je reviendrai vous voir demain, tâchez de vous reposer, jeune fille.

Elle faillit répliquer qu'elle détestait qu'on l'appelât ainsi, mais il l'avait prononcé avec tant de douceur qu'elle s'y refusa.

Une femme de chambre vint effectivement nettoyer ses blessures, lui faire prendre un bain et l'habiller pour la nuit. Elle se coucha dans les draps brodés et s'endormit aussitôt, aspirée par la fatigue et l'épuisement.

Le duc sortit de ses appartements relativement tôt, en tenue d'équitation, et se dirigea vers les écuries pour monter sa dernière acquisition. Alors qu'il passait devant les stalles, il trouva un de ses palefreniers.

- Bonjour John.

- Bonjour Milord.

- Je vais monter Sylver aujourd'hui, j'aimerais que vous le selliez.

- Bien, milord.

- Oh à propos John, comment va le cheval de la jeune fille qui a eu un accident hier ?

- Il allait très bien Milord mais... la jeune demoiselle est repartie ce matin même alors que le jour n'était pas levé, n'étiez-vous pas au courant ?

Le duc eut la respiration coupée.

- Elle est repartie ? répéta-t-il, interdit.

- Oui, Milord.

- Je n'en reviens pas ! s'exclama-t-il.

Il s'éloigna aussitôt, regagnant le château, les traits préoccupés et soucieux. Il fit immédiatement



appeler la femme de chambre qui était en charge de la jeune fille et la reçut dans un salon. Il se tenait debout près de la cheminée, absorbé et perplexe, et la domestique le salua d'une révérence respectueuse.

- Milord...

- Je viens d'apprendre que la demoiselle que je vous avais confiée a quitté le château ce matin, *seule*.

- Je viens de le découvrir moi-même, pardonnez-moi Milord mais je ne pensais pas qu'elle songeait à partir, sinon je l'aurais surveillée plus étroitement, plaida-t-elle avec honnêteté.

- Je l'ignorais moi-même, se murmura-t-il à lui-même. Quels vêtements lui aviez-vous donnés ?

- C'est cela que je ne parviens pas à m'expliquer, Milord. Je ne lui ai rien donné hier soir, si ce n'est une chemise de nuit. J'ai repris sa robe déchirée sans lui en laisser aucune autre. Mais je suppose qu'elle a dû prendre une de vos capes, Milord, car celle que vous aviez laissée hier dans sa chambre en la ramenant a disparu.

Qui pouvait bien être cette jeune fille tellement impétueuse et timorée à la fois ? Pourquoi fuyait-elle ainsi, seule ? Autant de questions qui demeuraient sans réponse, car il n'y avait dans l'esprit de Philip plus qu'une unique évidence; il s'inquiétait étrangement pour cette inconnue qu'il n'avait vue que quelques instants et qui, pourtant, ne parvenait pas à disparaître de ses pensées, qu'elle envahissait les unes après les autres.

La jeune fille galopait depuis l'aurore, dans la campagne anglaise paisiblement assoupie et dormante, et malgré sa mésaventure de la veille, elle n'avait en aucune façon ralenti son allure. Enveloppée dans la cape sombre du duc, Emily sentait encore sur sa peau la chaleur délicate de ses mains solides et réconfortantes et elle n'aurait voulu pour rien au monde s'en défaire. Le tissu imprégné de l'odeur masculine et rassurante du duc lui donnait plus de courage qu'elle n'aurait pu en faire preuve toute seule et, résignée, elle s'engagea sur l'allée principale qui conduisait au château du marquis de Landborn.

Le château du marquis de Landborn brillait de loin, au travers de la nuit à peine tombée. On voyait les reflets étincelants et mouvants des chandeliers et des candélabres derrière les larges fenêtres de la façade. Quand le phaéton du duc de Ferrarson s'arrêta devant le large perron illuminé, il régnait déjà dans l'immense demeure une euphorie festive et enjouée qui ne lui était pas étrangère, car bien propre aux soirées du marquis où Philip s'était déjà rendu à plusieurs reprises. Celles-ci étaient réputées pour être parvenues à un mélange subtil d'élégance et de plaisir, sans jamais atteindre aucune vulgarité scandaleuse. Tout se déroulait toujours avec raffinement et délicatesse, même si, personne ne pouvait le nier, les hommes présents terminaient souvent la fête au bras d'une jolie femme peu farouche. Cependant, le marquis ne pouvait être taxé de libertinage car il s'assurait pour conserver un savoir-vivre et une bienséance qu'il mettait un point d'honneur à tenir. Ainsi le duc de Ferrarson ne s'était jamais offusqué de la manière dont s'achevaient ces soirées, car cela demeurait empreint de bon goût, de tact et de finesse, évitant tout débordement pouvant conduire à un quelconque éclat déshonorant. Le duc fuyait, de toute manière, les réceptions ayant la réputation de s'achever en orgie ou en bacchanale, car la turpitude et les obscénités l'insupportaient et il ne souhaitait en aucune façon y être mêlé, d'autant plus que l'on y trouvait le plus souvent des individus dépravés, débauchés et corrompus, que le duc évitait de fréquenter.

Il pénétra dans le hall et, après l'avoir débarrassé, le majordome le conduisit dans l'immense salon d'où provenait la rumeur allègre et bruyante. Il se mêla à la foule badine et gaie et saisit une flûte de champagne qu'un valet lui tendit sur un plateau d'argent. Le marquis l'aperçut aussitôt et se dirigea vers son invité.



- Ferrarson ! Mon cher ami, il me semblait bien ne pas vous avoir encore salué.

- Je viens juste d'arriver et je cherchais du regard lord Denloward, l'auriez-vous vu ?

- Non, je suis navré, mais notre ami risque de regretter de ne pas être venu, car je vous réserve à tous ce soir une charmante surprise, s'exclama-t-il avec entrain.

- Vous m'intriguez... s'agirait-il de...

- Inutile, je ne vous dirai rien, mais vous n'aurez pas longtemps à attendre.

Effectivement, Philip eut juste le temps de bavarder ici et là avec quelques connaissances lorsque plusieurs des valets allèrent souffler quelques-uns des candélabres pour attirer l'attention des convives et créer une atmosphère discrète et mystérieuse. Le marquis lança du fond du salon un regard autoritaire à un domestique qui se tenait près de la porte, dont il ouvrit aussitôt les deux battants. La foule s'était tue et attendait, les yeux rivés sur la rangée de jeunes femmes masquées qui déboulèrent gracieusement dans la pièce. Il s'agissait de jolies créatures, dont le visage était caché par des masques vénitiens du soir et qui portaient des robes affriolantes de tissus luxueux, ménageant des décolletés vertigineux. Elles s'alignèrent docilement au centre de la pièce et le marquis vint rapidement les rejoindre pendant que l'orchestre s'était arrêté.

- Mes amis, voici la surprise que je vous avais promise. Je vous présente ces charmantes jeunes femmes qui viennent toutes de Londres et qui veulent s'amuser un peu. Il est interdit de retirer le masque qu'elles portent et qui, bien entendu, permet de préserver leur identité et donc leur réputation. Je compte sur vous, donc, pour ne pas faillir à cette règle et vous comporter en gentlemen.

Le marquis fit un geste de la main et les inconnues se dispersèrent dans la salle, tandis que la musique reprenait doucement. Déjà plusieurs messieurs s'étaient accaparés de ravissantes jeunes femmes et le marquis allait et venait joyeusement entre les invités, formant des couples. Le duc se tenait auprès du vicomte de Nanrowfield, un jeune homme de vingt-trois ans réputé pour être un fervent séducteur et coureur de jupons qui menait, au désespoir de sa mère, une vie dissolue et dépravée à Londres, fréquentant assidûment les tables de jeu et les femmes lestes. Le marquis s'approcha d'eux, tirant par la main une jeune femme qui montrait apparemment quelques réticences.

- Messieurs, je vous amène une charmante demoiselle qui portera ce soir le délicieux prénom de Sofia. En réalité, je pensais à vous particulièrement mon cher vicomte, car il me paraît évident que vous vous entendrez à merveille avec cette très jeune personne. Quant à vous, Philip, je connais vos goûts délicats et difficiles et, ne sachant trop si tout cela vous plairait, j'ai préféré ne vous réserver personne et vous laisser faire à votre guise, fit-il avec courtoisie.

Il se rapprocha davantage du vicomte et poursuivit d'une voix plus discrète.

- Je sais que vous êtes plus sensible aux femmes plutôt extraverties, c'est pour cela que, pour bouleverser un peu vos habitudes et pimenter cette soirée, je vous ai choisi spécialement une compagne très jeune et inexpérimentée, la pureté et la chasteté même.

- Une jeune vierge ! Quelle idée originale ! s'exclama le jeune vicomte en glissant un regard cavalier vers elle.

- Prenez soin d'elle, j'ai cru comprendre qu'elle était très timide, alors essayez de la mettre à l'aise, fit-il avant de partir vers un autre groupe.

Le vicomte de Nanrowfield posa rudement sa flûte vide sur un guéridon puis s'adressa au duc avec un regard libidineux et obscène :

- Je vais aller dévergondner cette petite prude, mon cher ami...

La jeune fille, dont la poitrine se soulevait frénétiquement tant elle était apeurée, avait reculé malgré elle d'un pas en entendant les paroles rustres de celui qu'elle devait accompagner. Le duc



jeta un regard froid et contraint à son interlocuteur trivial, grossier et inconvenant, puis un plus doux à la jeune fille dont le masque ne cachait ni la peur ni le bouleversement, qui se sentait dans tout son petit corps tremblant. Elle se garda pourtant bien de croiser son regard, sans quoi elle aurait fondu en larmes. Le duc considéra avec indulgence et humanité la petite demoiselle qui semblait en proie à une détresse insoutenable et atroce, cherchant désespérément un secours qui ne venait pas. Elle tournait la tête de tous côtés, comme un petit animal terrorisé, pris au piège. Le duc qui n'était ni lâche ni insensible ne put se résoudre à la laisser seule avec le vicomte, qui devait lui paraître terriblement effrayant et vil. De plus, il imaginait aisément la façon sordide et dégradante dont la réception se terminerai pour elle. Ne voulant provoquer aucun esclandre ni aller contre la volonté de son hôte, il décida simplement de surveiller des yeux le couple et d'agir au moment voulu.

Le dîner fut ensuite servi dans une liesse générale, largement aidée par les vins et les alcools qui défilèrent sur la table à un rythme effréné. Pour la première fois, Philip n'y trouvait plus rien d'amusant et de distrayant et il ne parvenait pas à expliquer sa soudaine lassitude et son dégoût pour cette mascarade à laquelle il avait souvent pris part. Il réalisa dans le même temps que les soirées du marquis n'avaient jamais auparavant pris une tournure aussi sordide qu'aujourd'hui, ou bien peut-être était-ce parce qu'il devenait plus raisonnable. Il restait seulement par politesse et parce qu'il s'était fait un devoir de veiller sur la jeune fille qu'il avait faite asseoir à ses côtés. Elle était toujours aussi nerveuse et n'avait touché ni au vin dans son verre, ni à ce qui avait défilé dans son assiette. Pour ainsi dire, il ne connaissait pas non plus le timbre de sa voix, car elle demeurait désespérément muette. Lorsque le dîner toucha à sa fin, la plupart des invités étaient enivrés et particulièrement joyeux, ce qui répugna davantage le duc. Le vicomte, lui aussi un peu ivre, se leva et attrapa fermement le poignet fin de la jeune fille, l'obligeant à le suivre. Elle se leva gracieusement et il était indéniable qu'elle était la plus délicieuse jeune femme de la soirée. Elle portait une élégante robe vaporeuse de tulle et de soie bleue pâle, agrémentée de brillants incrustés, qui faisaient scintiller les reflets du tissu. Ses cheveux châains et délicats étaient relevés en une coiffure à la mode et retenus par un long ruban assorti. Son décolleté ravissant épousait parfaitement son buste et révélait une charmante poitrine juvénile. Elle suivit à contrecœur le jeune homme et ils disparurent tous deux vers l'escalier qui montait au second étage, là où logeaient les invités. Le duc les suivit et, alors qu'il les observait s'engager sur la première marche, le vicomte de Narrowfield commença à attirer contre lui la jeune fille avec brusquerie, car l'alcool ne lui permettait plus de mesurer ses gestes. Celle-ci se défit aussitôt de son étreinte avec fougue, comme si le contact avec sa peau la brûlait. Soulevé par la colère, le duc était sur le point d'intervenir lorsque le marquis lui barra la route.

- Mon cher ami, j'espère que vous vous êtes amusé, même si je ne vous ai vu dans les bras d'aucune de nos adorables invitées.

- Il faut me pardonner d'avoir été un si mauvais convive ce soir, mais j'avais la tête ailleurs et il faut d'ailleurs que je vous quitte car je dois vraiment rentrer à Ferrarson.

- Si tôt ? Je pensais que vous resteriez un peu plus longtemps tout de même...

- Je m'en serais fait une joie, mais je ne peux malheureusement pas agir autrement.

Le duc, passablement agacé par cette irruption, jeta un regard dérobé vers les escaliers et vit avec effroi que le couple avait déjà disparu. Il allait mettre fin à la conversation lorsque le marquis prit lui-même congé, apercevant un autre ami à lui. Le duc se précipita en haut et déboula dans le couloir vide. Ne sachant quelle chambre était celle du vicomte, il se décida à les ouvrir une par une. Lorsqu'il pénétra dans la deuxième, il trouva dans la vaste pièce à peine éclairée la jeune fille allongée sur le lit, se débattant avec fureur et désespoir, tandis que le vicomte tentait brutalement de défaire le haut de sa robe. Le duc reconnut alors avec stupeur la voix déchirée de





la jeune fille, ses cheveux châtain défaits tombant en cascade et surtout, l'écorchure sur son épaule nue. Il sentit monter en lui une haine et une colère vibrantes et il se jeta avec violence sur le vicomte qu'il tira vers l'arrière, le projetant avec force au sol. Celui-ci s'écroula sans lutter et resta, les yeux clos, immobile sur le tapis persan. Philip s'avança ensuite vers la jeune fille secouée de sanglots et la souleva dans ses bras sans lui retirer son masque. Elle se laissa faire et blottit sa tête contre son torse rassurant et tiède, tout en agrippant fermement sa chemise blanche entre ses doigts crispés. Le duc descendit prestement dans le hall et ordonna qu'on avance son phaéton. Il y déposa la jeune fille et monta à ses côtés, puis ordonna à son cocher de rentrer à Ferrarson.

A l'intérieur, Emily s'était relevée et remettait avec gêne les manches de sa robe. Elle ne sanglotait plus et avait simplement baissé la tête.

- Je me demande ce que vous faisiez à ce genre de réception, demanda sèchement le duc, encore survolté qu'un autre ait pu poser la main sur elle.

- Je pourrais vous renvoyer la même question, milord, rétorqua telle avec un ton acide que le jeune homme reconnut aussitôt.

- Je crois qu'il était inutile de vous enfuir, je vous aurais volontiers conduite si j'avais su que nous étions tous deux conviés à la même soirée, fit-il avec cynisme.

Il vit le visage de la jeune fille blêmir sous son masque, qu'il retira avec douceur. Elle frissonna au contact de ses mains douces et consolantes, mais refusa de croiser son regard.

- Je crois que vous avez des choses à m'expliquer, reprit-il, attendri devant son petit visage bouleversé et honteux.

- Je ne suis pas... elle s'interrompit douloureusement, peinant à trouver ses mots. Je ne suis pas une... une... courtis...

Le duc, sensible à son désarroi et à son innocence attachante, l'arrêta en posant un doigt sur ses lèvres.

- Je sais que vous n'êtes pas comme les autres jeunes femmes qui étaient aussi masquées, continua-t-il à sa place avec attention. Maintenant, j'aimerais que vous m'expliquiez. Je vous écoute.

Elle lui jeta un regard suppliant, mais le duc conserva un visage ferme, mettant fin à tout espoir de déroboade.

- ...Je m'appelle Emily de Courlieu et je fuis un mariage. Le mien.

Sa voix se brisa et des larmes vinrent noyer ses yeux vides, puis couler sur ses joues d'ivoire. Le duc prit sa petite main vacillante dans la sienne et dégagea les mèches dorées du visage défait de sa protégée.

- Son nom ?

- Le vicomte Harowshide.

- Je vois, déclara t-il laconiquement. Vous n'avez plus rien à craindre maintenant, fit-il d'une voix réconfortante en caressant sa main.

- Je ne sais pas trop comment, mais je me suis retrouvée à Londres, à St Gilles, murmura t-elle, la respiration saccadée.

- A St Gilles ? répéta le duc, horrifié à l'idée qu'elle ait pu errer toute seule dans un des quartiers les plus mal famés de la capitale.

Elle acquiesça.

- Ensuite j'ai rencontré cette dame, elle était gentille et elle m'a proposé de me loger et de me donner à manger, alors j'ai accepté, continua t-elle tandis que tout son corps s'était contracté. J'avais si faim et rester seule dans la rue... je ne pouvais pas.

- Je comprends, la rassura le duc d'un timbre apaisant, tout en songeant au genre de femme à qui



elle avait eu à faire.

- ...Je me suis retrouvée dans cet endroit où il y avait toutes ces femmes légères et ces hommes... et puis Madame Benton, c'est la dame qui m'a recueillie, a dit qu'elle avait du travail pour moi chez le marquis. Je ne savais pas trop ce que je devais faire, mais j'ai accepté car il fallait bien que je paye ma chambre et ma nourriture. Le marquis ne m'aurait pas reconnue, car la dernière fois que nous nous sommes rencontrés j'avais douze ans. Je n'ai pas encore fait mon entrée dans le monde, alors je ne craignais pas que quelqu'un devine qui j'étais, y compris vous, ajouta t-elle à voix basse. De plus, j'étais masquée.

- Mais qu'est ce que vous faisiez toute seule sur la route ?

- Je m'étais enfuie de l'auberge où m'avait conduite Madame Benton, car elle voulait me laisser une nuit avec un homme que je ne connaissais pas et m'emmener seulement ensuite chez le marquis. Je n'aimais pas l'homme qu'elle m'avait présenté, j'ai pris peur et je suis partie sur un coup de tête. Je ne sais pas où j'aurais dormi si je n'avais pas eu cet accident sur vos terres. Je suis très impulsive, trop peut-être, je suppose que c'est parce que suis encore un peu immature, et cette nuit là, chez vous, j'ai réalisé que je n'avais pas d'autre choix que de retourner avec Madame Benton, car il fallait bien que je survive d'une manière ou d'une autre. Cela a été terriblement difficile de vous quitter de cette façon, vous aviez été si gentil avec moi, mais je ne pouvais pas faire autrement, acheva t-elle, les yeux débordants de honte. Le duc dévisagea la petite créature malheureuse et désarmée qui cherchait visiblement à se contenir sans y parvenir. Elle essuya ses larmes du revers de son bras nu et se redressa sur la banquette.

- Pardonnez-moi, je...je me laisse un peu trop aller... hoqueta t-elle.

- C'est bien naturel après ce que vous venez de traverser, vous avez été admirable et très courageuse, la réconforta-t-il en couvrant ses épaules nues d'une couverture de laine.

- Je ne crois pas.

Elle avait dit ces mots avec un regret tellement palpable et tangible que le duc en frissonna.

Quand la voiture pénétra dans l'allée du château de Ferrarson, la jeune fille s'était endormie et sa tête avait glissé sur l'épaule du duc, se réfugiant, si fragile, dans la niche rassurante et solide de son cou musclé. Il la souleva dans ses bras jusqu'à sa chambre et la déposa sur le lit qu'elle avait quitté si précipitamment la veille. La masse ondulée et brillante de ses cheveux s'éparpilla autour de son visage paisible et le duc songea à quel point elle était belle et désirable. Il glissa ses yeux le long de son petit corps de femme, abandonné et vulnérable dans ce grand lit, puis il se raidit à nouveau à la vue du corsage déchiré qui s'entrouvrait ingénument sur sa poitrine blanche et ferme. Soudain, la jeune fille ouvrit péniblement ses jolis yeux vers le duc et celui-ci se baissa près de son visage.

- Reposez-vous, nous nous reverrons demain... enfin, toutefois si vous ne vous échappez pas comme la dernière fois, ajouta-il avec un sourire.

- Merci, répondit-elle dans un souffle.

- Bonne nuit.

Emily était assise devant la coiffeuse en bois précieux, tandis qu'une domestique à peine plus âgée qu'elle coiffait sa jolie chevelure châtain.

- Vos cheveux sont très beaux, mademoiselle.

- Merci. Malheureusement ils me demandent beaucoup de soin et de temps et je ne suis pas très patiente ! répondit-elle en souriant.

- Cela m'étonne beaucoup car, d'ordinaire, les femmes aiment au contraire passer des heures à s'occuper d'elles.



- J'aime être coquette, mais de là à y consacrer des heures ! C'est tout de même un peu ennuyeux.

- Je crois que vous apprendrez à passer de longs moments devant un miroir et à vous faire belle lorsque vous aurez quelques années de plus, mademoiselle.

Emily eut une moue d'agacement.

- Et pourquoi cela ? répliqua t-elle sèchement.

- Parce que vous aurez envie de plaire et de séduire. D'éclipser vos rivales. D'être remarquée. Mais de toute manière, on vous remarquerait même sans artifice. Vous n'en avez pas besoin, mademoiselle.

Emily rougit un instant, embarrassée pas ces compliments, puis changea de conversation.

- Je me demandais quelque chose, Fanny...

- Oui mademoiselle ?

- Avec quelle pièce communique ma chambre ? Où conduit la porte derrière nous, à côté du cabinet de toilette ?

La jeune domestique parut désarçonnée par la question et peina à dissimuler son trouble.

- Elle communique avec la chambre du maître, mademoiselle.

- Avec celle du duc ? s'étrangla la jeune fille.

- Oui, mademoiselle.

- Cela est bien étrange. Pourquoi donc sa chambre communique-t-elle avec une chambre d'invité ? insista la jeune fille, intriguée.

Fanny lui jeta un regard oblique, amusée par son innocence.

- Voyons mademoiselle, ne me dites pas que vous n'en avez aucune idée !

- Non, vraiment je ne vois pas Fanny, répondit-elle d'un ton agacé.

- Eh bien, le maître y loge ses *amies*. *Intimes*.

Emily s'agita sur sa chaise, furieuse.

- Comment cela ?

- Ses maîtresses dorment là lorsqu'elles résident à Ferrarson.

La jeune fille se leva subitement de sa chaise, le visage pâle.

- Mais pourquoi est-ce qu'il m'a donné cette chambre alors ? s'exclama t-elle, le timbre éteint.

- Je vous l'ai donnée parce que c'était la plus confortable et la plus grande des chambres d'amis, répondit aussitôt une voix profonde, masculine, du fond de la pièce.

Sur le seuil de la porte de communication des deux chambres se tenait le duc, un sourire amusé aux lèvres. Il était admirablement séduisant et il était certain qu'il avait pleine conscience de son charme et de son effet sur les femmes. Emily nota d'ailleurs que Fanny s'était empourprée et avait baissé les yeux. Elle, au contraire, planta un regard incisif dans celui du jeune homme sans détourner les yeux.

- Laissez-nous Fanny, ordonna Philip d'un geste impératif de la main.

La jeune femme sortit discrètement de la pièce sans un mot. Emily, toujours en chemise de nuit, serra les pans du peignoir qu'on lui avait prêté.

- J'aurais pu être en tenue beaucoup plus légère, vos pourriez tout de même frapper. Je ne suis pas une de vos maîtresses !

- Quel tempérament ! Vous semblez bien au courant de ma vie privé, mademoiselle ?

- Je... pas du tout ! Mais qui ignore que vous menez une vie bien dissolue à Londres, tout comme ici apparemment, fit-elle cinglante.

- J'aimerais bien savoir ce qu'une jeune fille comme vous peut connaître de la vie à Londres.

Le jeune homme prenait un malin plaisir à provoquer la petite et divine créature, tantôt si réservée et tantôt si impétueuse. La colère lui allait si bien !



- Plus de choses que vous ne le pensez, monsieur ! Je devine aisément comment vous y passez vos soirées ! Vous avez d'ailleurs failli ruiner la réputation de ma cousine, Elena de Lordsoone, en l'entraînant à l'écart dans un petit salon ! N'en auriez-vous aucun souvenir ? Mais d'ordinaire, il est vrai que vous ne vous faites pas piéger aussi facilement dans les filets d'une débutante. Non, ce qui vous sied le mieux, ce sont les femmes mariées et leurs époux complaisants, n'est-ce pas ?

- Vous semblez bien sûre de vous. Je ne pensais cependant pas que vous donniez tant d'importance aux ragots des salons, mademoiselle.

- Je ne leur prête guère de crédit, mais avouez qu'il y a bien au fond une lueur de vérité. Nierez-vous jouer de vos charmes auprès des femmes ? Même cette pauvre Fanny rougit en votre présence !

Il la regarda avec une certaine admiration, car personne n'avait jamais montré autant de franchise avec lui. Cependant, conscient qu'elle était encore très jeune, le duc ne souhaitait en aucune façon poursuivre sur ce terrain avec elle.

- Pardonnez moi. Je ne voulais pas vous froisser en vous installant dans cette chambre, mais j'avais mes raisons. Je préfère être proche de vous au cas où Harowshide veuille s'en prendre à vous, expliqua-t-il d'une voix plus sérieuse.

Elle se laissa convaincre et retrouva aussitôt son air timide et impressionnable. Elle fit quelques pas vers le lit.

- Vous allez peut-être trouver ma requête ridicule, après ce que je vous ai raconté hier soir, mais vous êtes un homme jeune et seul et moi, une...

- Ne vous inquiétez pas pour votre réputation, je vous ai trouvé un chaperon idéal, coupa-t-il avec chaleur.

- Déjà ? fit-elle avec une pointe de déception. Au fond, si elle avait émis cette proposition, c'était uniquement car les convenances l'exigeaient et que son éducation le lui imposait. Elle n'avait nullement envie d'un chaperon entre elle et le duc.

- Vous l'avez dit vous-même, je prends maintenant mes précautions pour ne plus me faire piéger dans les filets d'une débutante ! Votre famille pourrait me demander réparation et me forcer à vous épouser, ironisa le comte, enveloppant la jeune fille d'un regard tendre.

- Peut-être auraient-ils raison ! Je suis en chemise de nuit et nous nous trouvons dans la même pièce, sans aucun chaperon. Et c'est vous qui l'avez bien cherché !

- Voudriez-vous m'épouser ? insinua-t-il avec tact.

Elle ne put s'empêcher de rougir et le duc s'en aperçut. Elle le fusilla du regard. Il reprit aussitôt la conversation qu'ils avaient laissée au sujet du chaperon.

- Oui. Il s'agit de ma tante Mary. Elle vit ici même au château. Malheureusement elle est alitée et ne peut se mouvoir, mais grâce à elle, les convenances seront sauvées. Cela vous convient-il ?

La jeune fille acquiesça lentement puis s'approcha du duc.

- Je tenais vraiment à vous remercier pour hier soir... vous m'avez tirée d'un bien mauvais pas, dont je n'aurais su sortir seule. Et c'est la deuxième fois déjà que vous me sauvez sans que je puisse rien faire en retour.

- Ce n'est rien.

La jeune fille souleva ses magnifiques cheveux bruns et défit le fermoir du rang de perles qui ornait son joli cou d'ivoire. Le collier glissa dans sa main et elle le tendit au duc.

- Avant de partir, il me faudrait acheter quelques tenues. Je n'ai rien à part la robe que l'on m'a prêtée hier soir, mais je ne peux vraisemblablement plus la porter. Elle est bien trop indécente. Je n'ai pas d'argent sur moi, alors je vous prie d'accepter ceci. Je suppose que cela suffira à couvrir les frais. Cela suffira-t-il, milord ? demanda-t-elle avec inquiétude.



- Ne vous préoccupez pas de cela. Gardez votre collier et laissez-moi m'occuper de tout. En attendant, nous allons demander à Fanny de trouver de quoi vous habiller. Mes sœurs auront bien laissé quelque chose dans leurs armoires.

- Est-ce une de vos maîtresses ? lâcha sèchement Emily sans réfléchir.

Les mots lui étaient sortis trop facilement et elle se sentit devenir écarlate.

Pourquoi venait-elle de lui demander cela ? Pourquoi l'idée qu'il lui réponde oui la rendait-elle furieuse ?

- Pardonnez-moi, je n'aurais jamais dû, se reprit-elle maladroitement.

Il arbora un sourire énigmatique et mystérieux et se retira de la pièce.

Lorsqu'elle descendit de sa chambre, la jeune fille était ravissante. Elle portait une robe jaune à la jupe vaporeuse et très ajustée au buste, dessinant à ravir sa taille fine et ses jolies formes. La robe était trop petite et le décolleté s'ouvrait à la naissance de ses seins, dont le tissu esquissait subtilement les rondeurs et les courbes comprimées. Ses jolis cheveux étaient relevés et retenus par un ruban de même ton. Emily sortit et commença à faire quelques pas dans le parc puis, peu à peu, se laissant entraîner par la chaleur de l'après-midi, elle continua sa marche plus loin sur les terres du duc. Elle tenait dans ses bras une brassée de fleurs sauvages qui faisaient ressortir son joli teint de pêche et elle s'agenouillait sans cesse, en trouvant ça et là une nouvelle, encore plus ravissante que la précédente. Elle se retourna soudain vers la silhouette d'un cavalier qui se rapprochait d'elle. Effrayée, elle eut un pas de recul mais se rassura en reconnaissant peu à peu les traits du duc. Celui-ci s'arrêta à quelques mètres d'elle. Il portait sa tenue d'équitation et elle le trouva encore plus séduisant dans la lumière gaie de l'après-midi. Elle leva à nouveau les yeux vers lui et agrippa plus fermement entre ses bras les fleurs qui menaçaient dangereusement de tomber.

- Je vois que vous avez trouvé de quoi vous changer, dit le duc en examinant avec désir l'allure de la jeune fille.

Celle-ci détourna la tête, songeant avec effroi à son apparence dans la robe trop petite, qui lui comprimait la poitrine à tel point que celle-ci ressortait outrageusement.

- Malheureusement Fanny n'a trouvé que celle-ci et elle appartenait à votre sœur lorsqu'elle avait onze ans. Elle est un peu trop petite pour moi et j'ai bien peur d'être ridicule dedans, s'exclama Emily en forçant un sourire.

- Je ne m'en étais pas même rendu compte, rétorqua le duc tout en caressant promptement du regard ses petits seins écrasés. Mais ne vous inquiétez pas, dès demain matin vous aurez ce qu'il vous faut.

- Cela me gêne vraiment que vous preniez ces dépenses à votre charge.

- Cela ne devrait pas, Emily. Je viens juste de réaliser que je n'ai même pas songé, dans la précipitation, à vous commander une amazone !

- Ce n'est pas grave, je n'en ai pas besoin.

- J'ai de magnifiques purs-sangs et je pensais que vous aimeriez peut-être en monter quelques-uns.

- A vrai dire, milord, je ne me sens pas capable de remonter, avoua-t-elle, confuse. J'ai cru que j'allais mourir lorsque mon cheval a basculé sur la route.

Le duc la regarda avec étonnement et compassion, puis descendit de sa monture et s'approcha d'elle.

- Je comprends, mais lorsqu'on chute, il faut remonter tout de suite. Croyez-moi. Auriez-vous peur de monter si je restais avec vous ?

Ce fut à son tour de le regarder avec surprise.



- Avec vous ? Je ne sais pas milord.

- N'auriez-vous pas confiance en moi ?

Il ne lui laissa pas le temps de réfléchir, l'entraîna vers le superbe étalon noir, agrippa sa taille et la souleva. Il monta sitôt après elle et la ceintura entre ses bras afin qu'elle ne puisse pas tomber. La jeune fille était presque collée au duc et chaque partie de leurs corps s'effleurait. Elle était si bien contre lui qu'elle en oublia presque sa peur panique de tomber. Dans son étreinte puissante et solide, elle ne craignait plus rien.

- Vous êtes prête ?

Elle hocha fébrilement la tête et le duc talonna l'animal, qui s'élança aussitôt. Il maîtrisait sa monture avec une aisance peu commune et ils chevauchèrent pendant plus d'une heure à travers son domaine, qui était immense. La jeune fille se sentait étrangement sereine et troublée entre ses bras fermes qui la ceinturaient et pour rien au monde elle n'aurait voulu que cela s'arrête. Hélas, tout bonheur a une fin et elle vit avec déplaisir les contours massifs de Ferrarson House se dessiner derrière un bosquet de sapins, dans les dernières lueurs du jour. Instinctivement, elle se lova un peu plus contre Philip, qui accueillit son corps avec une tendresse protectrice. Lorsqu'ils arrivèrent aux écuries, Emily croisa avec malaise le regard pénétrant et sagace des palefreniers et elle se délivra aussitôt, avec gêne, de l'étreinte du duc. Celui-ci descendit du cheval avec souplesse puis, saisissant la jeune fille par la taille, il la déposa à terre. Laissant son pur-sang aux soins des palefreniers, Philip l'entraîna vers le château.

- Que vous arrive-t-il tout à coup ? Vous semblez nerveuse.

- Ce sont vos palefreniers, ils nous regardaient si étrangement. Ils ne doivent pas être habitués à vous voir chevaucher avec une jeune fille en robe entre vos bras, je suppose.

Le duc sourit.

- Non, en effet. D'ordinaire, je monte seul.

- Je vais aller me préparer pour le dîner, dit-elle tandis qu'ils avaient atteint les larges escaliers de l'entrée.

- Bien, nous nous retrouverons tout à l'heure, alors.

- Oui, tout à l'heure.

- Elle n'ira nulle part, arrêta une voix froide et haute.

Le vicomte Harowshide, un homme sec d'une cinquantaine d'années se tenait debout devant eux. Il les contemplant d'un œil hautain et sévère.

- Ferrarson, rendez-moi ce qui m'appartient, ordonna t-il en se tournant vers le duc.

- A ce que je sais, vous n'êtes pas marié avec elle, vicomte, rétorqua t-il d'un ton glacial tout en passant une main possessive autour de la taille de la jeune fille.

- Comment osez-vous toucher ma femme ?

- Je viens de vous le dire. Ce n'est pas votre femme.

Le vicomte fit un pas menaçant. Le duc l'arrêta d'une phrase.

- C'est la mienne. Elle n'est plus vierge et porte peut-être mon enfant, mentit-il.

Il sentit Emily se raidir à ses côtés, tandis que Harowshide écumait de rage.

- Quand ? demanda simplement Philip.

- Demain à l'aube, au croisement de Deer road et du moulin. Amenez vos témoins.

- Très bien.

Emily avait été incapable d'arrêter Philip et elle attendait nerveusement devant la baie du salon bleu. Elle attendait qu'il revienne depuis que l'aube avait déversé sur la campagne ses premières lueurs rosées. Elle repensait en même temps à ce qu'avait dit le duc. Cela ressemblait presque à une déclaration. Presque. Et s'il l'épousait par obligation envers elle ? Non, cela ne se pouvait



pas, se murmura t-elle. Elle l'aimait trop, de toute façon, pour supporter de le perdre. Elle était prête à tout accepter. Tout.

Lorsque Philip pénétra brusquement, une heure plus tard, dans le salon, suivi de lord Denloward, Emily retint sa respiration et alla se jeter contre lui. Il la souleva entre ses bras forts.

- Je suis là mon cœur. Je ne vous laisserai plus, chuchota t-il contre sa peau de velours.
- Dieu soit loué, vous êtes vivant, souffla t-elle. Est-il...
- Non, coupa t-il. Seulement blessé. Mais tu es en sécurité maintenant. Je protège tout ce qui m'appartient, Emily. Et dès demain, tu seras à moi.
- Je t'aime Philip, répondit-elle simplement en braquant son regard dans le sien.
- Moi aussi je t'aime. N'oublie jamais que je serai toujours là pour toi, mon ange. Toujours.